

Introduction

Pauline Schmitt Pantel et François de Polignac

Dès la création, en 1964, du Centre de recherches comparées sur les sociétés anciennes – qui deviendra plus tard le Centre Louis Gernet –, Claude Mossé joua avec Jean-Pierre Vernant et Pierre Vidal-Naquet un rôle essentiel dans le renouvellement des recherches sur la Grèce ancienne, d’abord en tant que maître de conférences à l’Université de Clermont-Ferrand, puis comme professeur d’histoire grecque à l’Université Paris VIII-Vincennes à partir de 1969. Écrire que Claude Mossé entendait fonder une école de pensée serait aller contre sa propre vision des choses ; son influence n’en fut pas moins décisive et durable, comme en témoigne le présent recueil.

Jean-Pierre Vernant, philosophe de formation, influencé par Ignace Meyerson, interrogeait les catégories de pensée et les représentations des Grecs, de façon à sortir l’étude de la Grèce ancienne de nos propres schémas mentaux, à excentrer l’analyse par rapport à nos représentations trop aisément plaquées sur d’autres sociétés. Pierre Vidal-Naquet, historien et helléniste influencé par l’anthropologie, et plus particulièrement par Claude Lévi-Strauss, procédait à un autre décentrage en étudiant la cité grecque, ses institutions, ses rites, son organisation sociale, par ses marges ou ses « autres » : les jeunes, les femmes, les esclaves, les espaces et les formes du sauvage. Claude Mossé, dont la thèse, *La Fin de la démocratie athénienne*, avait été publiée en 1962, était historienne

de la cité grecque étudiée « de l'intérieur » et s'attachait à l'analyse des institutions, de la pensée politique et de leurs interactions avec l'histoire économique et sociale. Comme Jean-Pierre Vernant le rappelle dans ce livre, Claude Mossé a ainsi occupé une place importante et singulière, celle de l'historienne dans un groupe où « nous étions tous prêts à dériver entre le mythe, la tragédie et tout le reste, prêts à partir dans toutes les directions... Elle a contribué à accrocher le Centre à l'objet : "histoire ancienne", et pas seulement Athènes¹ ».

Entrecroiser ces démarches en combinant l'anthropologie à l'histoire, l'étude des institutions à celle des pratiques religieuses, l'analyse des images à celle des conduites sociales, pour aboutir à une compréhension globale de la Grèce antique qui surmonte les divisions et hiérarchies traditionnelles entre l'histoire politique, sociale, économique, religieuse, culturelle, bref, suivre la voie qu'avait si brillamment ouverte Louis Gernet – dont les analyses pénétrantes restent toujours source d'inspiration –, tel était le défi que le petit groupe de chercheurs qui se réclamait de cet héritage entendait relever. De quelque horizon qu'ils proviennent, quel qu'ait été leur « parrain » et leur domaine d'étude propre, tous ceux qui, au fil des générations successives, se sont rattachés au Centre Louis Gernet ont saisi cet enjeu et se sont familiarisés avec ce qui faisait à la fois son unité et sa grande diversité. Sans aucun doute, le sillon tracé discrètement et fermement par Claude Mossé a beaucoup contribué à garantir l'une et l'autre.

Claude Mossé vient de publier un recueil de ses articles rassemblés sous le titre : *D'Homère à Plutarque, itinéraires historiques*². C'est dire l'ampleur d'une œuvre dont il est difficile de célébrer toutes les dimensions thématiques et chronologiques. Nous avons

1. *Infra*, p. 14.

2. *D'Homère à Plutarque. Itinéraires historiques*, Textes réunis par Patrice Brun, Bordeaux, 2007.

Introduction

décidé ici de centrer notre réflexion sur un des thèmes majeurs qui court tout au long de son œuvre : la cité d'Athènes et le politique sous tous ses aspects. D'autres orientations auraient été possibles pour ce livre, d'autres auteurs aussi, qui ont été marqués comme nous par l'enseignement, les recherches et le rayonnement de Claude Mossé.

Alors qu'elle est professeur à Paris VIII-Vincennes, Claude Mossé anime à Jussieu des séminaires que plusieurs d'entre nous ont suivi : chaque année apporte de nouveaux thèmes et de nouvelles méthodes d'histoire économique et sociale, politique et juridique, avec toujours une perspective historiographique et Athènes au centre de son enquête. Claude Mossé cite les œuvres des orateurs attiques de mémoire, elle navigue dans les événements, les structures de parenté, les réformes institutionnelles, les débats à l'assemblée des v^e et iv^e siècle, comme dans des histoires de famille – une grande famille avec laquelle elle a noué des liens de complicité. Ainsi s'élabore le questionnement sur le politique, ce mode d'être ensemble propre à la cité grecque, qui prend en compte l'institution et la pratique politiques, mais les insère dans un système multiple et changeant d'interactions et d'interdépendances avec tous les autres aspects de la vie et des représentations de la communauté et des individus.

L'enseignement et l'incessante préparation des concours de recrutement incitent aussi Claude Mossé à rédiger de grandes synthèses historiques dans des domaines variés, *La Tyrannie dans la Grèce antique* (1969), ou *La Colonisation dans l'Antiquité* (1971), par exemple, alors qu'aucun livre n'existe alors en français sur ces thèmes. Grâce à elle, nos débuts d'enseignants ont été grandement facilités, avec comme bibles *Le Travail en Grèce et à Rome* (1966), *Les Institutions grecques* (1967), *Histoire des doctrines politiques en Grèce* (1969), *Histoire d'une démocratie : Athènes* (1971), ou la partie consacrée au iv^e siècle dans *Le Monde grec et l'Orient* (1975), écrit en collaboration avec Édouard Will et Pierre Goukowsky. En

moins de dix ans, Claude Mossé a rédigé ce qui restera le bagage de l'historien de l'Antiquité pour plusieurs générations.

Ce livre est donc un hommage, à la fois déférent, car nous avons été ses élèves, et amical, car nous sommes devenus ses amis. Il se veut aussi un livre en soi. La cohérence tient d'abord au lieu : Athènes ; à l'époque : le monde grec classique pour l'essentiel ; et à la question posée en filigrane : quels sont les contours du politique ? Chaque contribution s'inscrit dans ces trois contraintes en choisissant un angle d'approche différent, autant de démarches qui sont le reflet et la continuation des thèmes privilégiés par Claude Mossé.

La conclusion que Jean-Pierre Vernant donne à son analyse de la naissance du politique dans les cités archaïques vaut pour nombre des contributions ici réunies : « Le politique, dès lors, ne se contente plus d'exister dans la pratique institutionnelle : il est devenu "conscience de soi", il donne à la vie en groupe, aux individus réunis dans une même communauté leur caractère proprement humain¹. » Au-delà des institutions politiques, de l'assemblée aux tribunaux, ou même en passant sous silence leur existence, c'est cette conscience de soi que l'art visuel contribue à élaborer en bâtissant une représentation de la cité abstraite et harmonieuse autour de la figure de héros comme Thésée ou des Tyrannoctones, de la construction de monuments publics et de décor de frises comme celle des Panathénées. Il n'y a nul besoin de peindre l'assemblée délibérative en action pour dire en images la démocratie (François Lissarrague et Alain Schnapp).

De même, la place du religieux dans la construction du politique peut-elle être perçue à des niveaux, en des lieux et selon des articulations multiples. Sans être la divinité poliade, la figure de Déméter en témoigne par son intervention dans l'histoire de la cité, dans la pratique de ses cultes et dans les mythes dont elle est l'actrice principale (Louise Bruit Zaidman). Au plus près des

1. *Infra*, p. 23.

Introduction

citoyens, ce lien étroit est également illustré par le personnage du démarque. Ce magistrat annuel, responsable du dème à Athènes, unit dans ses prérogatives la surveillance des cultes et la présidence de l'assemblée des citoyens du dème, faisant preuve à la fois de piété envers les dieux et de zèle envers la cité (Stella Georgoudi). Et des institutions de conception apparemment abstraite, telles les tribus mises en place par Clisthène, permettent d'observer des interactions durables entre les rôles de communautés culturelles et l'élaboration des représentations de l'espace civique, comme le montre l'exemple de la tribu Aiantis (François de Polignac).

L'imbrication étroite du domaine de la justice avec le politique, dont Claude Mossé elle-même rappelle ici toute l'importance, en mettant l'accent sur l'opposition entre la culture du débat et la culture de la loi, est illustrée par deux études sur le fonctionnement des tribunaux. À rebours d'une analyse longtemps dominante, la sycophantie (dénonciation) athénienne ne peut être assimilée à une dénaturation du système judiciaire : elle traduit en effet les tensions que crée l'intervention concrète des différences sociales dans la répartition du pouvoir politique (Catherine Darbo-Pechanski). Ces différences sociales sont également un des éléments sur lesquels les plaideurs semblent jouer pour susciter la colère « légale », indignation provoquée qui a sa place dans le déroulement du procès vu comme un affrontement (*agôn*) entre deux thèses, et qui est suscitée au moment où les juges entrent en action pour se prononcer (Évelyne Scheid-Tissinier).

Le politique porte aussi sur l'articulation entre l'individuel et le collectif et l'étude des comportements entre donc dans son champ. Périclès entouré de femmes de tout statut et de toute condition est ainsi un bon exemple de la façon dont le genre interfère avec la norme politique : la vie de l'homme politique réclame un récit sur les mœurs, voire la fabrication d'un sentiment amoureux, comme celui que le premier des Athéniens aurait éprouvé pour Aspasia (Pauline Schmitt Pantel). D'autre part, bien

Athènes et le politique

que l'affrontement entre Athènes et Sparte soit un des grands thèmes politiques de l'époque classique, il y a dans le mouvement « lacônisant » (favorable à Sparte) à Athènes plus de nostalgie et de désœuvrement que de réel objectif politique. On a donc tort de traduire en termes d'opposition politique des comportements qui relèvent du mode de vie des nantis (Françoise Ruzé).

Notre réflexion est ainsi en relation constante avec ce que les sciences sociales en général et les historiens de l'Antiquité en particulier disent du politique. En dresser un bilan, évaluer la diversité des démarches en les positionnant les unes par rapport aux autres, permet à une nouvelle génération d'historiens de s'emparer de ce thème pour dessiner d'autres perspectives et esquisser des définitions du politique à la croisée des institutions et des pratiques sociales (Vincent Azoulay, Paulin Isnard).

Deux réflexions se situent en quelque sorte en amont et en aval de l'étude de l'époque classique. L'une, qui remonte aux racines mycéniennes du monde grec classique, montre que Thésée, le pourfendeur de monstres converti à la démocratie par la propagande athénienne, occupe une place tout à fait singulière par rapport aux autres figures de rois dans la construction grecque du passé : lui seul devient une figure politique, et non pas un personnage tragique (Annie Schnapp-Gourbeillon). L'autre s'interroge sur la réactualisation du thème de la fin de la démocratie, assimilée au déclin de la cité et à la disparition de l'empire athénien à la fin du iv^e siècle. Les analyses contemporaines sur ce sujet reposent très clairement le problème de l'usage que l'on fait de l'Antiquité pour questionner le monde actuel (François Hartog). Claude Mossé elle-même le rappelle dans l'entretien (avec Hélène Monsacré) qui clôt ce livre.

Ainsi, pour tous ceux qui, de près ou de loin, s'inscrivent dans son sillage ou viennent à le croiser, Claude Mossé est l'inspiratrice d'une recherche actuelle, vivante, en phase avec les interrogations essentielles de nos sociétés.

« Claude Mossé »

Jean-Pierre Vernant

22 novembre 2006¹

J'aurais aimé apporter à Claude Mossé une contribution originale et de qualité suffisante pour lui dire à la fois mon amitié, ma gratitude et mon admiration.

Je l'ai rencontrée dans les années soixante lors de la fondation du Centre de recherches comparées sur les sociétés anciennes, qui est devenu le Centre Gernet. Avant je connaissais ses livres, mais je ne la connaissais pas personnellement. Pierre Vidal-Naquet venait à mon séminaire à l'EPHE, mais pas Claude Mossé. C'est donc à l'occasion des séances de travail qui vont donner naissance aux *Problèmes de la guerre*², en 1964-1965, que l'on établit des contacts. Si j'essaie de situer Claude par rapport à cette espèce de mouvance que nous représentions, elle avait ceci de particulier qu'elle était en son point de départ marxisante, mais sans être sectaire ou dogmatique – elle était au parti communiste, certes, mais qui n'a pas été au parti communiste ? Elle était peut-être un peu plus marxiste traditionnelle que moi, mais en même temps, du point de vue de l'histoire politique, sociale, économique, elle était mieux informée que je ne l'étais, et nous avions une approche semblable : essayer de voir ce que cet arrière-plan un peu idéologique nous apportait comme capacité de comprendre

1. Entretien réalisé à Sèvres par Pauline Schmitt Pantel.

2. J.-P. VERNANT (dir.), *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne*, Paris-La Haye, 1968 ; rééd. 1999.

le monde grec et aussi comme danger de simplifier, de solidifier, de passer à côté des problèmes. J'avais donc de la sympathie pour Claude et je lisais ses livres avec intérêt parce qu'elle m'apprenait des choses. À ce moment-là, peu d'historiens étaient prêts à adopter notre démarche, à l'exception peut-être de l'historien de la guerre, Yvon Garlan. Voilà pourquoi, quand nous avons travaillé ensemble autour des *Problèmes de la guerre*, j'ai ressenti un certain accord intellectuel avec Claude ; je pense qu'elle aussi. Elle devait penser que je flottais un peu dans les abstractions et les images, mais les questions que je posais étaient celles qui l'intéressaient, cela c'est sûr : qu'est-ce que la démocratie athénienne, comment cela fonctionne avec les classes sociales, le travail, etc.

Si je fais retour aujourd'hui sur cette époque, il me semble que parmi tous les farfelus que nous étions au départ, il n'y avait pas de vrai historien à part Pierre Vidal-Naquet. Avec Marcel Detienne, on s'occupait de mythologie, avec Pierre de tragédie – mais pas comme les classicistes de la Sorbonne... Les rituels, les fêtes, c'était ça notre affaire, on ne faisait pas d'étude sur l'histoire sociale et politique et les enquêtes sur les techniques étaient liées à mes opérations « meyersoniennes », donc sur fond de psychologie. C'est Claude qui faisait de l'histoire, et je me rends mieux compte maintenant que c'était fort important, sinon nous étions tous prêts à dériver entre le mythe, la tragédie et tout le reste, prêts à partir dans toutes les directions... Qui est-ce qui nous a raccrochés ? Claude, en partie, parce qu'elle continuait à travailler avec nous et à faire son travail proprement d'histoire, à tous les niveaux. Elle a donc contribué à accrocher le Centre à l'objet « histoire ancienne », et pas seulement à Athènes. Elle avait un savoir-faire et une érudition sans pareille, et, en même temps, une curiosité très large. Elle n'était pas la dame spécialiste d'une époque, d'un personnage, mais avait un regard très général. Elle était donc ce clou qui nous accrochait.

« Claude Mossé »

Dans le Centre Gernet, elle a donc été présente dès les débuts. Cette position qui est la sienne fait que, à mon avis, avant nous tous, en tout cas avant moi, elle est devenue amie avec Finley. Elle le rencontrait souvent, et je crois bien me souvenir que la première fois que j'ai dîné avec Finley, c'était chez elle. C'est grâce à elle que j'ai fait amitié avec lui, elle était tout à fait du « type Finley ». Nous avons tous cette dette envers elle : elle nous a ouvert la voie vers Cambridge, vers Finley, et Dieu sait si cela a joué. Bien entendu, Pierre Vidal-Naquet et moi aussi sommes devenus très amis avec Finley – j'avais pour ma part avec lui beaucoup de complicité intellectuelle –, mais quand même, c'est Claude qui a joué un rôle important dans ce rapprochement.

En évoquant cette époque, je me rends compte qu'elle est restée un peu dans l'ombre par rapport à notre équipe. Les gens voyaient le Centre – qu'ils appelaient l'École de Paris – plus comme notre lieu à Pierre et à moi, alors qu'on aurait dû penser à Claude aussi. Peut-être parce que Pierre et moi nous naviguions sur les marges, et qu'aux yeux des gens on était moins qu'elle des historiens de la Grèce classique. Mais pour la génération suivante, l'importance de Claude, je le vois bien dans de nombreux travaux, ne se discute pas.

Elle a écrit beaucoup de livres, dont certains sur commande comme elle le disait elle-même. C'est son aspect consciencieux, qui fait qu'elle écrit non pas toujours ce qui est au cœur d'elle-même, qui se débat et veut sortir, mais ce que, dans sa carrière universitaire, on lui a demandé de faire. Elle s'y colle, elle lit tout ce qu'il faut et elle réussit : ses livres sur des sujets aussi différents que l'économie et la société, les institutions politiques, la tyrannie, la colonisation, etc., font date.

Et comme amie ? Comme amie, il y a quelque chose que j'ai toujours aimé chez Claude, c'est sa modestie, il n'y avait jamais de problème avec elle. J'avais de l'affection pour elle. Bien qu'elle soit plus jeune que moi, ce n'était pas une toute jeune

Athènes et le politique

femme quand je l'ai rencontrée. Je ne me mêlais pas de ses affaires bien entendu, elle ne m'a par exemple jamais parlé de son passé, mais j'aimais bien la façon dont elle vivait, elle ne m'était pas étrangère, cette forme de fille de la bourgeoisie, bien élevée, sans méchanceté aucune, sans aigreur, qui fait bien son boulot, pour qui cela compte, mais qui reste aussi ouverte à des tas d'autres choses. Avec Claude, cela allait tout seul, il ne pouvait pas y avoir d'histoires, elle est toute de gentillesse aussi... Quand les vertus bourgeoises sont incarnées par une personne comme Claude, ce n'est pas si mal !

J'ai de l'admiration pour Claude. Et je crois, enfin il me semble, que quand on se voit – on ne se voit pas souvent – elle sait bien que je suis content, et je crois qu'elle-même n'est pas mécontente.

Quand on réfléchit à la vie de Claude, on voit qu'elle a toujours joué un rôle très important, mais qu'elle le joue de façon à n'être jamais au premier plan.